

cée de thé pour la заварка et une grande théière avec l'eau bouillante. La table était bien sûr également agrémentée d'une tasse et d'une soucoupe...

Quand l'argent c'est tari, je me suis mis à mendier. Pour tout dire j'essayais de faire de telle façon qu'on ne puisse pas appeler cela de la clochardise. Je n'étais pas en guenilles, certes en mauvais état et pas vraiment propre, je portais quand même un paletot. A mes pieds, des chaussures. Du coup, à ma seule apparence, on ne pouvait me prendre pour un miséreux. Je mis au point une tactique de mendicité particulière. Je ne me mettais pas à l'entrée des boulangeries la main tendue. Non. Je venais à la rencontre des clients sortant de la boulangerie et ne m'adressait que à ceux chez qui avaient des paquets débordants. Mon adresse était elle aussi étudiée et répétée à l'avance, elle sonnait à peu près ainsi: « Madame (ou bien monsieur, grand-mère, grand-père et ainsi de suite en fonction de qui était devant moi), si ça vous pas pitié, ne me donneriez vous pas ce petit surplus qui vous empêche de porter votre pain, et que, sans doute, vous allez perdre d'ici peu ». C'était la fin de l'été 1917, les gens faisaient la queue pour le pain, mais je ne me souviens pas que ma demande, faite sous cette forme, ne rencontrât un refus. On me regardais avec incompréhension, mais on ne me refusais pas. De façon à ne pas attirer l'attention, après avoir quémardé auprès de deux-trois personnes à la sortie d'une boulangerie, j'allais à une autre, pour ne plus jamais revenir à la première. Il y avait assez de boulangeries à Pétrograd et les distances entre elles ne me troublaient pas, de toute façon je n'avais rien d'autre à faire.

Il me semblait que j'arpentais toute la ville, mais mon vagabondage traçait comme un serpent, il menait à la rive Petrogradskaïa, et là se transformait en spirale, qui se rapprochait vers la maison. Je ne le savais pas, mais ma mère fut rapidement au courant que j'errais en ville...

Un jour, toute chose sur terre a une fin, on m'a sorti par la jambe de dessous la banquette de gare. Après m'avoir bien secoué, le soldat de patrouille m'a demandé mes documents. Mes papiers, et la quittance du prêteur sur gage de Viatka, m'ont évité l'arrestation mais n'ont pas été de poids pour justifier d'un droit à une place de couchage à la gare. On me proposa instamment de dégager de la gare et, pour accélérer cette opération, le soldat qui me raccompagnait me donna une forte calotte, qui me fit dévaler une dizaine de marches sur le derrière. Comme jamais avant la vexation et la colère m'habitèrent, hormis ma mère personne jusqu'ici ne m'avait frappé, mais il n'y avait rien à faire. Voilà mon offenseur, debout devant la gare avec son fusil et du haut de dix marches il sourit narquoisement - «T'en veux encore gars ? J'en ficheraï encore, on ne me le reprochera pas. Va donc dormir chez toi au lieu de traîner à la gare».

Le coeur serré, il était quatre heure du matin, je suis parti errer dans le Petrograd nocturne. Sur le Nevskii - pas une âme, juste de-ci de-là on devine sous les porches les tabliers des balayeurs debout ou assis. Rue Pouchkine, elle est vide elle aussi, pourtant en soirée on y trouvait près des bains des attroupements de prostituées qui proposaient à venir se laver dans un cabinet privé. Plus d'une fois je suis passé par ici dans un état d'excitation secrète et j'observais comment les prostituées se proposaient par des expressions et des gestes sans gêne. Près de certaines